

**Pierre Anctil**

---

**H.-M. CAISERMAN, CRITIQUE LITTÉRAIRE DU  
CANADA FRANÇAIS**

Lieu de convergence culturelle très soutenu et espace de métissage exceptionnel, la littérature yiddish présente sur de longues périodes plusieurs interfaces avec des cultures et des langues non-juives. Cette rencontre avec des parlars et des réalités appartenant à d'autres univers de signification était déjà, au moment de la grande migration vers le Canada, une tendance lourde du vécu culturel juif est-européen, à commencer par le contact avec les peuples de culture germanique, slave et balte. Une des facettes les plus intéressantes de la recherche sur l'écriture yiddish montréalaise consiste d'ailleurs à mesurer jusqu'à quel point de telles tendances ont continué à avoir cours dans le milieu nord-américain, et par quelles voies elles se sont manifestées. Dans le cas qui nous intéresse, il ne fait aucun doute que l'anglais a rapidement occupé une place de choix dans le quotidien des yiddishophones montréalais. Plusieurs témoignages éloquentes situent dès le départ la langue de Shakespeare comme un passage obligé en vue d'une intégration réussie à la société canadienne, dont celui de Hershl Novak<sup>1</sup> qui décrit la situation des jeunes immigrants à Montréal vers 1910. Comme l'explique Novak, les modalités de travail dans l'industrie de la confection et dans le commerce de détail, conjuguées aux pressions manifestées dans les institutions communautaires fondées par les *Yahudim* montréalais, poussaient très rapidement les jeunes juifs est-européens à se mettre prioritairement à l'apprentissage de l'anglais. Il reste que d'autres langues étaient aussi

présentes dans l'environnement urbain qui s'étalait au pied du mont Royal, dont celle utilisée par la majorité démographique dans la ville—le français—sans compter les parlers privilégiés par d'autres populations immigrantes, comme l'italien, le russe, l'ukrainien, le polonais et l'allemand, pour n'en nommer que quelques-uns. Plusieurs de ces langues étaient d'ailleurs connues des lettrés yiddishophones qui se sont dirigés au début du XX<sup>e</sup> siècle vers le Canada, soit qu'ils les avaient étudiées dans des maisons d'éducation juives, soit qu'ils les avaient côtoyées au sein de l'Empire russe<sup>2</sup>.

Pour les chercheurs en études juives qui ont une bonne connaissance de la société canadienne-française la question se pose d'emblée, à savoir quel avait été le degré de contact au point de départ entre les élites culturelles de langue yiddish et celles réunies autour des institutions catholiques de langue française<sup>3</sup>. En Russie impériale, le français était considéré un des principaux véhicules de la culture savante et la langue était particulièrement prisée dans les cercles littéraires et scientifiques, une réalité à laquelle l'alliance politique entre la France de la Troisième République et l'Empire des Romanov donnait beaucoup de prestige. Qu'en était-il par contraste du contexte montréalais où le français possédait un niveau de visibilité que n'avaient pu manquer d'observer les immigrants venus d'Europe de l'Est ? Nous savons grâce à Fuks que quelques auteurs yiddishophones montréalais savaient faire preuve d'une certaine aisance dans la langue de Molière, dont Reuben Brainin, Benjamin-Gutelius Sack<sup>4</sup>, Louis Benjamin et Joseph Kagedan (Kage), pour ne mentionner que les plus talentueux. Comme son compatriote d'origine roumaine Louis Benjamin, Hannaniah-Meir Caiserman<sup>5</sup> s'appuyait sur les origines latines de sa langue nationale pour parcourir des textes en langue française. Dans un milieu montréalais fortement compartimenté sur le plan linguistique et religieux, qu'en avait-il été de ces quelques passerelles qui pouvaient laisser croire à l'existence de contacts possibles entre lettrés yiddishophones et canadiens-français ? Certes, à Montréal, francophones et locuteurs yiddish se côtoyaient sans

cesse dans les usines de confection et au sein des commerces de proximité, mais ces rapports touchaient surtout les classes laborieuses et n'eurent pas de retombées notables sur le plan littéraire ou intellectuel. Y avait-il eu au XX<sup>e</sup> siècle une ouverture suffisante au sein des milieux lettrés francophones et yiddishophones pour qu'un processus d'échange, même timide, s'établisse entre ces deux grandes traditions ?

Longtemps, les chercheurs ont cru que les rapports entre intellectuels canadiens-français et Juifs est-européens ressemblaient aux vastes étendues enneigées qu'une brise glaciale forme en ce pays chaque hiver, et où on ne peut s'aventurer qu'à ses risques et périls. Ultramontaine, traditionnaliste et d'inspiration française classique, l'élite cléricale du Québec avait été formée jusqu'à récemment dans un esprit de méfiance face au judaïsme et considérait les relations avec les Juifs montréalais comme problématiques. Nouvellement arrivés, cosmopolites et jugés susceptibles d'embrasser la langue anglaise à la première occasion, les immigrants est-européens donnaient l'impression de former une sorte de zone tampon à la frontière entre les deux grands ensembles linguistiques présents dans la région montréalaise. Éduqués dans le giron de l'Église, les écrivains, artistes et penseurs francophones avaient fini par développer face aux Juifs une attitude de mépris lointain qui ressemblait le plus souvent à de l'indifférence, et parfois prenait les couleurs d'un antisémitisme doctrinal inspiré de Rome. Le plus souvent, les historiens ont jugé que peu d'empathie mutuelle était susceptible de se développer sous un tel climat, d'autant plus que nul ne savait distinguer très bien chez les francophones la différence entre l'hébreu et le yiddish, entre l'orthodoxie judaïque et les courants progressistes, ou entre le sionisme et le nationalisme diasporique. En somme, peut-être faute d'avoir vraiment fouillé la question, les spécialistes ont conclu qu'il fallait attendre la fin des années trente pour voir poindre au Canada une première lueur de dialogue entre Juifs et francophones, le plus souvent sous la menace d'événements extérieurs, comme la venue au pouvoir d'Hitler en Allemagne et la crainte d'une nouvelle guerre

mondiale. En somme, au moins trente ans s'étaient écoulés entre le début de la grande migration est-européenne et l'établissement d'une première écoute entre les deux groupes, où la langue et la culture yiddish allaient jouer un rôle négligeable.

Ce point de départ je l'avais en tête lorsque j'ai entrepris ma recherche Killam<sup>6</sup> sur la carrière du poète yiddish montréalais Jacob-Isaac Segal. Mon objectif était de rédiger une biographie complète de l'écrivain, qui couvrirait les premières années de sa vie en Ukraine, son immigration au Canada en 1910, son séjour à New York au cours des années vingt et la parution de ses derniers recueils rédigés à Montréal. Pour y parvenir, j'ai décidé de consulter en détail les archives de la Bibliothèque publique juive, où les manuscrits et la correspondance du poète avaient été déposés, ainsi que celles du Congrès juif canadien, qui contenaient les documents personnels de Hannaniah-Meir Caiserman<sup>7</sup>. Le parcours allait s'avérer long et ardu, mais il réunissait la plupart des textes et témoignages susceptibles d'éclairer la carrière de Jacob-Isaac Segal. Je pus aussi découvrir dans ces archives un grand nombre d'articles et d'essais publiés au sujet de Segal dans la presse yiddish montréalaise. Je savais de plus que Segal et Caiserman étaient liés par une amitié très significative sur le plan historique, et que ce dernier avait recueilli à de nombreuses reprises au cours de sa carrière les confidences intimes du poète. J'eus ainsi l'occasion de constater que les deux hommes s'étaient connus dans un contexte très particulier, alors que Segal publiait ses premiers poèmes dans le *Keneder Odler* vers 1915-1917 et qu'il émergeait à peine sur la scène littéraire yiddish de Montréal. Les poèmes de Segal, qui était alors un jeune homme au début de la vingtaine, avaient été remarqués par un cercle de lecteurs enthousiastes gravitant autour de la *Montreal Shrayber Farayn* et animé par Moshe Shmuelsohn, dont Caiserman lui-même.

Or, nul ne savait à l'époque qui était ce Jacob-Isaac Segal. Il venait timidement déposer ses textes à l'*Odler*, puis disparaissait sans laisser de trace. Même Hershl Hirsch, le directeur du journal, ignorait quelle allure le poète pouvait avoir... jusqu'à

ce que l'on découvre que le prodige littéraire en question était un jeune ouvrier qui appartenait au syndicat des tailleurs, dont Caiserman était le président depuis plusieurs années. Voyant cela, les membres du *Montreal Shrayber Farayn* réussirent à convaincre Segal de se présenter devant eux à l'occasion d'une soirée littéraire qui dut avoir lieu en 1917. Pour la première fois, ils purent entendre le poète lire son œuvre et révéler l'étendue de son talent. L'année suivante, en 1918, sans doute grâce au soutien moral et financier des membres du *Farayn*, Segal réussit à publier un recueil poétique intitulé *Fun mayn velt* [de mon univers], le premier à paraître dans cette langue à Montréal. Ces événements montrent bien le rôle de premier plan que Caiserman joua lors de la naissance de la littérature yiddish canadienne, à tel point que le poète lui en fut reconnaissant pour le reste de ses jours. Au cours des années suivantes, Caiserman développa un tel intérêt pour l'écriture yiddish qu'il devint le premier critique littéraire dans cette langue au Canada. Tout au long des années vingt et trente, il suivit de très près les progrès de l'écriture yiddish au pays et demeura en contact constant avec la plupart de ses artisans, dont Jacob-Isaac Segal. En fait, Caiserman fit tant et si bien qu'en 1934 il publia à Montréal la première anthologie de la poésie juive canadienne intitulée *Yidische dikhter in Kanade* [les poètes juifs au Canada]. Nous savons aussi que Caiserman caressait l'idée au cours des années quarante d'écrire une biographie détaillée de son ami Segal en yiddish, projet qui s'échoua probablement sur les écueils d'une vie communautaire et politique trop remplie.

C'est suite à ces découvertes que j'ai ressenti l'importance de parcourir de fond en comble les documents littéraires déposés par Caiserman aux archives du Congrès juif canadien. Manifestement, Caiserman avait non seulement été un témoin oculaire de l'efflorescence de la littérature yiddish canadienne, mais il avait en plus été le premier à réfléchir au sens qu'il convenait de donner à ce phénomène, autant sur le plan culturel que politique. En réalité, Caiserman avait fait beaucoup plus que soutenir par tous les moyens possibles son ami Jacob-Isaac

Segal et quelques autres auteurs apparus dans son sillage. Dès le début des années vingt, il avait pris la plume pour hâter l'apparition d'une littérature yiddish d'envergure au pays et pour paver la voie à son émergence sur la scène internationale. Cet engagement de tous les instants est palpable dans un essai précoce que Caiserman fit paraître au début de l'année 1921 dans la revue montréalaise *Nyuansn*<sup>8</sup>, intitulé «Kanade<sup>9</sup>», et qui portait sur les lettres yiddish canadiennes. Dans ce texte, on trouve plusieurs éléments en vue d'un positionnement de l'écriture en langue yiddish au pays, dont au premier chef l'importance pour les poètes immigrants de s'engager à décrire et à chanter leur nouvelle patrie. Le paysage canadien entre autres, si majestueux et si imposant, qui s'étendait inexploré sur d'immenses territoires, méritait dans l'esprit de Caiserman toute l'attention des auteurs d'origine est-européenne. Comment la littérature yiddish pourrait-elle se prétendre canadienne si elle détournait le regard de ces réalités et refusait de prendre en compte l'immensité du continent, la rigueur de son climat et le mode d'adaptation de ses premiers habitants ? Et que dire de l'histoire du pays, de ses commencements en tant que colonie française, puis de son statut de dominion britannique ? N'y avait-il pas là une invitation adressée aux écrivains et artistes yiddishophones, qui étaient maintenant conviés à se joindre à leur société d'accueil, à en reconnaître les mérites et à contribuer par tous leurs talents à son avancement ?

Immigré au Canada depuis à peine dix ans, Caiserman propose dans «Kanade» un constat très positif, qui est aussi une exhortation faite aux écrivains yiddish, à prendre part intensément, *dans leur langue*, à la vie culturelle de leur nouveau pays :

Kanada, di yunge Kanada, mit ir merkverdiger  
 industryel-ekonomisher tetigkayt, mit ir sotsyal-  
 politisher unruhigkayt, mit ir fantastish-poetisher  
 geografisher lage un nit-bagrenitstkayt fun natur-  
 vunder un klimatn, dos kosmopolitische land mit  
 sharfe natsyonale problemen, dos brayt, vild-mild  
 Kanada, vos iz azoy mesugl tsu der bashafung  
 fun a raykher literatur<sup>10</sup>.

Or pour parvenir à se situer à leur juste mesure dans ce pays éminemment prometteur mais si déroutant par sa taille géographique et ses richesses naturelles, les écrivains yiddish se devaient aussi de parcourir les accomplissements littéraires de leurs devanciers canadiens-français et canadiens-anglais. Comment les poètes d'origine est-européenne pourraient-ils atteindre le sommet des lettres canadiennes s'ils ne connaissaient rien des thèmes que les auteurs nés sur cette terre avaient déjà développés, ni des émotions dont ils avaient été saisis à la vue d'une nature sauvage inaltérée par la présence humaine ? Bien avant eux, des communautés s'étaient établies le long des fleuves et des rivières que compte le Canada. Dans ces campagnes et bourgades, des hommes et des femmes avaient entrepris de découvrir l'ampleur du pays, la beauté de ses paysages et le mystère de ses saisons à travers l'écriture. Ils avaient aussi goûté au dur labeur des champs, engrangé des récoltes abondantes et parcouru de vastes régions. Les Canadiens français en particulier, devenus minoritaires après la conquête anglaise, s'étaient affirmés grâce aux belles lettres et avaient choisi de préserver leur langue en produisant des œuvres poétiques marquées par la canadienité. Précurseurs en ce pays, ils devenaient pour Caiserman des modèles à suivre dans l'affirmation d'une identité distincte, sans cesse renouvelée par l'invention d'une écriture originale et porteuse d'une émotion artistique de haut calibre. Traversant ce paysage imaginaire de la littérature canadienne-française, Caiserman avait en effet découvert :

A gantse galerye Keneder frantsoyzisher dikhter, fun vemen dikhtung es otemt aroys di intim-vild-farshayte Keneder atmosfere, di perzenlikhe aspiratsyes fun Keneder tip mentsh un di nebelhafte troymerayen fun dem natsyonal-religyez-mistishen klal<sup>11</sup>.

L'apparition d'une tradition littéraire au sein du Canada français a amené Caiserman à constater que les francophones, plus que les anglophones, projetaient leurs aspirations nationales

dans un ordre d'idée supérieur, soit dans les sphères littéraire, artistique et spirituelle. En agissant ainsi, ils assuraient la pérennité de leur culture dans le contexte nord-américain et tissaient les liens qui uniraient, en situation de crise politique, le peuple à ses élites politiques et religieuses. Comment pouvait-il en être autrement, se demandait Caiserman : «Di Keneder frantsoyzen, di aygentimlikhe bal'abatim fun dem rizigen Kanade, hoben do far yor-hunderte gekemft un geliten, un aroyfgelegt dem shtempel fun zayer etnisher individualitet oyf'n gantsn Keneder leben<sup>12</sup>». Ces pages, remarquables par leur précocité historique et par la connaissance intime de la littérature canadienne-française qu'elles supposaient, situaient d'emblée Caiserman comme le plus grand critique immigrant de sa génération. L'article paru en 1921 dans *Nyuansn* reflétait de plus un parcours étourdissant de Caiserman à travers les lettres francophones du Canada. Il dénotait pour la première fois un approfondissement inespéré de ces thèmes au sein de la communauté yiddishophone montréalaise. Manifestement, Caiserman maîtrisait le sujet d'une manière exceptionnelle et n'hésitait nullement à discourir sur le sujet, notamment sur le plan de la périodisation, des thèmes traités et de l'originalité de la littérature canadienne-française par rapport à son équivalent français. L'activiste connaissait aussi, pour les avoir de toute évidence parcourus, des auteurs assez peu diffusés en dehors des milieux francophones, ou dont les publications se limitaient à quelques opuscules publiés à un moment où les belles-lettres étaient encore naissantes au Canada français :

Dos erklert take farvos di Keneder-frantsoyzen kenen onvayzen oyf aza groyse tsol poeten fun farshidenartigste rikhtungen velkhe bazingen oyf aza oder anderen oyfn di shtrebungen fun zayer folk : Azoy tsum bayshpil hoben ze shoyen in der tsayt fun 1860-1879 gehat 3 vikhtige dikhter velkhe zingen hoyptzakhlikh vegen di natsyonale shtrebungen fun folk, nemlikh, F. Garneau, Joseph Lenoir un der folkstimlikhter fun ze, Octave Crémazie. Abisel shpeter azelkhe liriker



vi Lemay un Adolphe Poisson un romantische mistiker, vi: Gingras un Émile Nelligan<sup>13</sup>.

Confronté à l'apparition au Canada, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, d'une littérature francophone d'inspiration nationale chantant les beautés naturelles du pays et faisant la promotion d'une culture minoritaire, Caiserman n'hésita pas un seul instant à voir dans ce mouvement un exemple à suivre pour les lettres yiddish canadiennes. En fait, Caiserman avait côtoyé et parcouru la production littéraire de langue française parce qu'il était justement devenu convaincu que les poètes canadiens-français montraient la voie à leurs égaux de langue yiddish. En résistant à la conquête anglaise, en bravant l'hégémonie culturelle britannique que Londres avait tenté d'établir dans la colonie et en restant à l'écoute des classes laborieuses, ces écrivains étaient devenus les symboles de leur nation. Certes, la situation du Canada français au XIX<sup>e</sup> siècle différait sous plus d'un rapport de celle des yiddishophones canadiens—notamment par le fait que les francophones réfèrent le plus souvent à un univers de réalités rurales, tandis que les Juifs étaient plutôt des urbains et des travailleurs industriels—mais dans l'esprit de Caiserman, les deux peuples étaient animés d'un commun désir de libération et ils cherchaient à mettre de l'avant une langue menacée de toutes parts. Et quelle meilleure manière de soutenir le français ou le yiddish, sinon en créant de toutes pièces une littérature qui deviendrait le véhicule privilégié du devenir national ! Moins influents dans la sphère économique et politique que les anglophones, les Canadiens français n'en avaient pas moins suscité l'apparition de nombreux mouvements littéraires au pays et surtout, ils s'étaient aventurés hors des sentiers battus en valorisant leur identité culturelle particulière : «Genug dem fakt tsu konstatiren az oykh do in Kanada iz bashtetigt gevoren der ongenumener klal «Az dort vi a minoritet firt on an aktiven kamf far selbst-derhaltung, muz zi bashafen naye formen fun literatur<sup>14</sup>». En somme, le Canada français montrait la voie aux lettrés yiddish qui venaient à peine de faire leur entrée au Canada et qui, de l'avis de Caiserman, insistaient trop

souvent pour reprendre dans leurs œuvres poétiques des thèmes qui relevaient des expériences vécues dans l’Ancien Monde.

Des recherches plus approfondies menées à la fin de 2008 dans les archives du Congrès juif canadien montrent que l’article de 1921 publié dans *Nyuansn*, et l’ouvrage de 1934 paru sous le titre de *Yidische dikhter in Kanade*, ont d’abord existé sous la forme d’un manuscrit de 140 pages en langue yiddish dont la première ligne est comme suit : «O, Kanada ! O, Kanada !...». <sup>15</sup> Ce document non daté, non titré et écrit à la main par Caiserman sur une longue période <sup>16</sup>, dont seule une partie a été publiée, contient sous une forme embryonnaire l’essentiel de la pensée du critique littéraire au sujet des belles-lettres yiddish canadiennes. À l’origine, le projet se voulait une analyse de la poésie canadienne de langue anglaise (p. 7-18), de langue française (p. 18-30) et de langue yiddish (p. 30-140), et s’est probablement poursuivi de 1919 jusqu’au début des années trente <sup>17</sup>. Une partie importante des douze premières pages du manuscrit a paru en 1921 dans *Nyuansn*, puis les cent dix dernières pages ont formé en 1934 l’essentiel du texte de *Yidische dikhter in Kanade*, augmenté d’une préface de Jacob-Isaac Segal, d’une introduction de l’auteur et d’un chapitre sur la poésie juive canadienne de langue anglaise. Par contre, dans ce manuscrit, l’argumentaire principal de Caiserman au sujet de la poésie canadienne-anglaise et canadienne-française est resté à ce jour inédit, sans doute parce que l’auteur jugeait qu’il ne serait pas d’un grand intérêt pour son lectorat de langue yiddish. Dans ce texte, le critique littéraire développe sa compréhension des lettres canadiennes en langue officielle et aborde les œuvres de plusieurs écrivains anglo-britanniques connus à l’époque, comme E. Pauline Johnson, Archibald Lampman, Bliss Carman, Duncan Campbell Scott et Marjorie Pickthall. Il jette ensuite un regard sur leurs équivalents francophones, comme Pamphile Lemay, Louis Fréchette, Alphonse Beaugard et Paul Morin, avec une mention explicite de l’École littéraire de Montréal <sup>18</sup>. Dans plusieurs cas, Caiserman se permet de longues citations en langue anglaise ou française, notamment de poèmes rédigés par

Lemay, Garneau, Beaugregard et Morin, tous transcrits dans une calligraphie impeccable et respectant dans ses moindres détails l'orthographe correcte du français, incluant les accents, les cédilles, les points-virgules et les majuscules. Manifestement, Caiserman avait lu et relu les poètes canadiens-français dans le texte et s'était procuré les rares études sur le sujet qui avaient été publiés à cette époque, dont sans doute les ouvrages de l'abbé Camille Roy parus quelques années auparavant<sup>19</sup>.

Cette exploration étonnante d'une littérature dont Caiserman ignorait l'existence avant son arrivée au Canada surprend d'autant plus, qu'elle exigeait une fine connaissance linguistique du français et de l'anglais, ce dont peu d'immigrants yiddishophones étaient capables au début du XX<sup>e</sup> siècle. L'empressement de Caiserman à surmonter des barrières culturelles toujours imposantes à l'époque, exprimait aussi chez lui un désir de canadianisation et de pleine participation à la vie littéraire du pays qui ne s'était guère manifesté dans les rangs des écrivains yiddish montréalais jusque-là. Emporté dans sa quête d'une littérature nationale canadienne-française et pressé de suivre les traces des principaux chantres, Caiserman s'aventura même à franchir une frontière restée jusque-là impénétrable, c'est-à-dire en traduisant quelques textes poétiques du français au yiddish. Sans doute le premier yiddishophone à tenter ce passage, Caiserman jeta son dévolu sur Pamphile Lemay, considéré au début du XX<sup>e</sup> siècle comme un des plus grands poètes canadiens-français et décrit par le critique littéraire lui-même comme : «a lirisher folks-dikhter durkh un durkh, farlibt in der kanader natur un folk un in zayne varemste natsyonale un religyeze shtrebungen<sup>20</sup>». Lemay incarnait probablement dans l'esprit de Caiserman les principales qualités que les poètes yiddish se devaient d'adopter dans leur pays d'adoption, soit une admiration sans bornes pour le paysage canadien, un amour intense de la patrie et une sensibilité aux accents particuliers de la langue populaire. Ce parti-pris se reflète d'ailleurs dans les extraits que Caiserman choisit de traduire, qui portent sur la récolte aux champs, sur le caractère majestueux du fleuve

Saint-Laurent et sur l'émigration des Canadiens-français vers les États-Unis, tous tirés du recueil de Lemay paru en 1914 et intitulé : *Les épis*. Ces deux exemples suffiront à convaincre le lecteur contemporain de l'audace de Caiserman:

O, di shtarke lider vos hoybn zikh fun di prairies  
 Di vunderlikhe reykhes fun tsaytign hay  
 O, di tsvaygn mit blonden, di grine draperyen  
 Vos vign zikh un shvebn in bloyen azur<sup>21</sup>.

(...)

Oyb du volst gekent in dayn kishef vander  
 O, vunderlikher taykh, O liber vagabond  
 Volstu dertsaylt undz, far vos azoy noent fun  
 dayn shtam  
 farlirstu zikh in tifn yam...<sup>22</sup>.

Les traductions de Lemay ont dû être réalisées par Caiserman à la fin des années dix, à une époque où très peu de lecteurs yiddishophones s'étaient encore intéressés d'aussi près à la vie littéraire canadienne-française. Elles constituent de ce fait une étape décisive dans l'évolution de la littérature canadienne d'expression yiddish. En lisant avec autant d'intensité un autre corpus littéraire canadien, en l'occurrence celui de langue française, Caiserman ouvrait la voie pour la génération de la grande migration à un enracinement au pays. Par ses efforts, Caiserman faisait la preuve qu'il était possible et souhaitable même pour les Juifs est-européens de se pénétrer des thèmes qui avaient retenu l'attention des poètes de langue officielle. Il y a fort à parier toutefois que Caiserman entreprit seul cette tâche. Tel un précurseur qui emprunte un chemin pour la première fois, le critique littéraire faisait découvrir à son modeste auditoire de 1921 un univers culturel aux multiples ramifications historiques et politiques. Il est fort probable aussi que Caiserman compléta ce périple littéraire sans rencontrer les principaux représentants des lettres canadiennes-françaises et sans pénétrer dans les cercles culturels francophones. Rien dans son manuscrit ne laisse entendre qu'il se serait porté au-devant de ces milieux et il n'existe aucune correspondance qui témoi-

gnerait d'un échange épistolaire avec au moins un représentant de l'élite culturelle de langue française. En cette période du début du siècle, la présence juive est-européenne était encore trop récente à Montréal pour permettre de tels contacts, et le cloisonnement ethnoreligieux encore trop étanche dans la ville. Essentiellement, l'enthousiasme de Caiserman pour la poésie canadienne-française demeura un fait d'armes personnel et ses connaissances en la matière purement livresques.

Les écrivains yiddish de Montréal mirent beaucoup de temps à franchir la distance culturelle que Caiserman avait balisée dans son article de 1921. Jeunes et inexpérimentés, les quelques poètes yiddishophones que comptait la ville au cours des années vingt et trente luttèrent déjà de toutes leurs énergies pour se tailler une place dans les cercles littéraires juifs locaux, et souvent leurs efforts étaient tournés vers les milieux new-yorkais ou plus lointainement, vers leur continent d'origine. Simples ouvriers de la confection ou enseignants à temps partiel dans des écoles de langue yiddish, ils avaient aussi fort à faire à Montréal pour gagner leur vie et nourrir leur famille. Plusieurs de ces auteurs écrivaient à l'occasion pour le *Keneder Odler* ou pour des périodiques yiddish américains et, à part Jacob-Isaac Segal qui avait déjà publié cinq recueils de poésie en 1930, ils ne connurent pas beaucoup de succès au cours de la période de l'entre-deux-guerres. Surtout, les auteurs yiddish de Montréal peinaient pour la plupart à maîtriser les langues officielles canadiennes, en particulier le français, et ils auraient été pour la plupart incapables à cette époque d'accompagner Caiserman dans son exploration de l'École littéraire de Montréal. L'homme, il faut l'admettre, possédait une rare faculté d'ubiquité linguistique. De langue maternelle yiddish et éduqué en roumain à l'Académie commerciale de Bucarest, Caiserman avait appris l'allemand en pratiquant son métier de comptable en Europe de l'Est. Ce n'est que beaucoup plus tard, lors de ses nombreuses pérégrinations, qu'il s'était frotté à l'anglais, au français et à l'hébreu moderne. On peut d'ailleurs faire l'hypothèse qu'une fois installé à Montréal, Caiserman avait beaucoup mieux

maîtrisé l'anglais que le français<sup>23</sup>. Contrairement à lui, la majorité des écrivains yiddish de Montréal étaient si attachés à leur société d'origine qu'ils mirent au moins vingt ans de plus avant de se convaincre de vraiment tourner le regard vers la nature ou la vie canadienne. Ce virage se produisit en fait au lendemain de l'Holocauste, quand il devint évident aux yeux des lettrés yiddishophone que l'univers dont ils étaient issus avait disparu pour toujours, comme le montre ce témoignage éloquent du poète montréalais Sholem Shtern<sup>24</sup> :

En 1949, après ma première visite dans la Pologne d'après-guerre, une transformation s'est opérée en moi. J'eus alors l'occasion de voir de près les conséquences de l'Holocauste, et de constater comment étaient disparus pour toujours les petites localités et certains quartiers urbains qui débordaient de vie juive. Les nazis avaient détruit la culture et la créativité juive en Pologne, autant pour ce qui était de ses aspects traditionnels que de ses composantes plus modernes. Tout un mode juif se trouvait réduit en cendres. Les grands centres juifs de Pologne, comme Lublin, Lemberg (Lvov), Cracovie, Zamosc, Vilnius et Varsovie, où brillait la lumière de la *Tora* et d'où avaient rayonné autant les œuvres immémoriales que celles plus récentes du judaïsme, plus jamais ne seraient une source d'inspiration pour nous (...)

Il s'agit là de la cause principale qui m'a poussé à quitter les chemins depuis longtemps parcourus. Voilà comment j'ai décidé de passer la plus grande partie de ma vie dans un pays nouveau, même si je ressentais encore sous une forme nostalgique l'attraction de ma ville natale, pour résolument m'attacher à décrire l'existence telle qu'elle se déroulait en Amérique<sup>25</sup>.

L'intuition novatrice de Caiserman face à la littérature canadienne d'expression française et ses premières traductions du français vers le yiddish nous obligent à revoir une partie de

la chronologie qui avait cours jusqu'à maintenant au sein des études juives canadiennes. De fait, à la lumière de ces éléments restés inconnus, il nous faut avancer d'au moins dix ans les premiers efforts de Caiserman pour se porter à la rencontre du Canada français. Longtemps, j'ai cru que le critique littéraire s'était mobilisé en vue d'un dialogue avec ses compatriotes francophones, surtout parce qu'il craignait l'influence sur eux de l'antisémitisme doctrinaire de l'Église catholique et de l'idéologie nazie. Une fois installé en 1934 aux commandes du Congrès juif canadien, soit au lendemain de la prise de pouvoir d'Hitler en Allemagne, Caiserman avait multiplié les tentatives d'ouverture vers les milieux canadiens-français de tendance plus libérale, notamment certaines maisons d'enseignement jésuites<sup>26</sup>. Or, cette volonté de traverser la barrière linguistique et religieuse qui séparait les yiddishophones et les Canadiens-français daterait plutôt de la fin des années dix, comme le montre de manière éloquent le manuscrit non daté décrit plus haut. Cette avancée de la recherche éclaire aussi une période ultérieure et explique en grande partie que Caiserman ait été si sensible aux aspirations politiques des francophones, notamment quand s'enclenche au début des années trente une première tentative de dialogue interreligieux avec le père jésuite Joseph Paré<sup>27</sup>. Pour avoir remis en perspective dès les années dix des écrivains comme Louis Fréchette, Émile Nelligan et Pamphile Lemay, Caiserman comprenait mieux vingt ans plus tard les racines historiques et émotionnelles du nationalisme canadien-français. À défaut de saisir en détail les rouages internes de l'Église catholique et de la vie politique montréalaise, il avait senti que ce courant d'idée s'enracinait dans un terroir vieux de près d'un siècle. Sans ces premières explorations révélatrices de l'identité des francophones, il n'est pas difficile d'imaginer que le secrétaire général du Congrès juif canadien se serait vite enlisé après 1934 dans un combat perdu à l'avance, faute de posséder une vision juste de la société canadienne-française. Parmi les Juifs canadiens actifs dans la vie communautaire, Caiserman était sans doute le seul à cette période qui était animé

d'un désir véritable de compréhension mutuelle et qui possédait les outils culturels nécessaires à une rencontre fructueuse.

Pour Caiserman, le Canada français constituait dès le départ une composante incontournable de la réalité canadienne, conviction qui avait été réaffirmée très tôt dans son esprit quand il s'était engagé sur les sentiers luxuriants de la poésie nationaliste d'expression française. Comment expliquer autrement son engouement pour un univers de signification littéraire apparu au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et qui était porteur en filigrane d'un projet d'affirmation culturelle ? Cette découverte, le critique littéraire avait un temps pensé la transmettre à ses coreligionnaires yiddishophones aux prises avec les mêmes doutes et confrontés, comme les Canadiens-français, à un statut minoritaire au sein de leur nouveau pays. Certes, les Juifs est-européens ne se trouvaient pas au pays depuis les premières tentatives de colonisation et ils possédaient de surcroît une expérience de discrimination beaucoup plus intense. Pour Caiserman cependant, il n'était pas inconcevable que l'attitude des francophones offre aux immigrants yiddishophones une clé d'interprétation de l'histoire canadienne. Rejoindre le Canada français c'était aussi lutter contre l'antisémitisme et le risque de nouvelles persécutions qu'une ignorance mutuelle ne faisait que raviver. Cette conviction était si forte chez Caiserman qu'il réussit à la transmettre à David Rome<sup>28</sup> lorsque le jeune Vancouvérois fit de Montréal son nouveau port d'attache. Comme Caiserman au départ, Rome ignorait tout du Canada français lorsqu'il devint responsable à Montréal en 1942 des relations publiques au Congrès juif canadien, et parlait sans doute le français à grande peine. Les circonstances de l'après-guerre allaient permettre à Rome d'aller beaucoup plus loin que son mentor décédé en décembre 1950, soit à un moment où l'Église catholique commençait à peine à entrevoir l'importance d'amorcer un dialogue de fond avec le judaïsme.

La découverte du manuscrit de Caiserman sur la littérature canadienne-française montre qu'il reste encore beaucoup de travail à accomplir pour mieux saisir les perceptions de la



génération issue de la grande migration, ainsi que les gestes que ces nouveaux venus ont posés au moment de leur arrivée au pays. La période initiale de 1905-1925 est encore peu connue des chercheurs parce que la plupart des documents qui s'y réfèrent sont écrits en yiddish et couvrent en partie une expérience culturelle issue de l'élan révolutionnaire russe. Ces premiers militants et activistes n'en jetèrent pas moins les bases des principales organisations communautaires yiddishophones de Montréal, en plus de définir des approches et des attitudes qui s'avèreront cruciales en regard des avancées ultérieures de l'histoire juive canadienne. Il y a aussi que les yiddishophones ont développé une compréhension face au Canada français qui différerait de manière notable de celle adoptée à la génération suivante par les Juifs ashkénazes nés à Montréal, et éduqués pour la plupart dans le milieu scolaire anglo-protestant, c'est-à-dire sans contact soutenu avec les réalisations culturelles de langue française. Plus cosmopolites et peu influencés par les conflits politiques ayant cours au Canada entre les deux communautés dominantes, les immigrants de langue yiddish avaient de surcroît vécu en Europe de l'Est de nombreuses situations linguistiques et culturelles qui n'étaient pas sans faire penser au pluralisme ayant cours à Montréal depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour cette raison peut-être, plusieurs d'entre eux découvrirent au pied du mont Royal un contexte qui leur était familier depuis longtemps et avec lequel ils se trouvaient relativement à l'aise, incluant une forte présence francophone à laquelle ils ne voulurent pas tourner le dos.

## **Bibliographie**

- Ancil, Pierre : *Trajectoires juives au Québec*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 2010, 231 p.
- Ancil, Pierre, Sherry Simon et Norman Ravvin, dir, *New Readings of Yiddish Montreal / Traduire le Montréal yiddish*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, collection Études canadiennes, 2007, 125 p.
- Ancil, Pierre : «H. M. Caiserman ou la passion du yiddish», *Tur Malka, flâneries sur les cimes de l'histoire juive montréalaise*, Sillery, les

## 32 Pierre Anctil

Éditions du Septentrion, 1997, p. 75-107.

Anctil, Pierre : *Le rendez-vous manqué, les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*, Québec, l'Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, 366 p.

Anctil, Pierre : «A. M. Klein : the Poet and His Relations with French Québec», dans Richard Menkis and Norman Ravvin, dir., *The Canadian Jewish Reader*, Calgary, Alberta, Red Deer Press, 2004, p. 350-372.

Caiserman, Hannaniah-Meir : «Kanade [Canada]», *Nyuansn*, Montréal, janvier 1921, p. 15-17 et février 1921, p. 36-38.

Caiserman, Hannaniah-Meir : *Yidische dikhter in Kanade* [les poètes juifs au Canada], Montréal, 1934, publié à compte d'auteur, 221 p.

Caiserman, Hannaniah-Meir : «A tip foun Kanader Frantsoyzen [un type de Canadien français]», *Der Keneder Odler* [l'aigle canadien], Montréal, 19 octobre 1936.

Fuks, Haim-Leib : *Cent ans de littérature yiddish et hébraïque au Canada*, Sillery, les Éditions du Septentrion, 2005, 447 p. Traduction par Pierre Anctil de : *Hundert yor yidishe un hebreysh literatur in Kanade*, Montréal, publié à compte d'auteur, 1980, 326 p.

Lemay, Pamphile : «La fenaison», *Les épis*, Montréal, J.-Alfred Guay, 1914, p.33.

Novak, Hersh : *La première école yiddish de Montréal, 1911-1914*, Sillery, les Éditions du Septentrion, 2009, 262 p. Traduction par Pierre Anctil de *Fun mayn yunge yorn* [au sujet de mes années de jeunesse], New York, Arbeter Ring bildungs-komitet, 1957, 227 p.

Roy, abbé Camille : *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1907, 81 p.

Roy, abbé Camille : *Essais sur la littérature canadienne*, Québec, Garneau, 1907, 376 p.

Roy, abbé Camille : *Nos origines littéraires*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1909, 354 p.

Sack, Benjamin-Gutelius : *Geshikhte fun Yidn in Kanade, foun di friste onhayb biz der letster tsayt* [l'histoire des Juifs au Canada depuis les premiers temps jusqu'à la période contemporaine], Montréal, publié à compte d'auteur, 358 p.

Segal, Jacob-Isaac : *Lirik* [lyrique], Montréal, publié à compte d'auteur, 1930, 331 p. Partiellement traduit par Pierre Anctil dans un ouvrage

intitulé : *Poèmes yiddish / Yidishe lider*, les Éditions du Noroît, Montréal, 1992, 153 p.

Shtern, Sholem : *Nostalgie et tristesse. Mémoires littéraires du Montréal yiddish*, Montréal, les Éditions du Noroît, 2006, 357 p. Traduction partielle par Pierre Anctil de *Shrayber vos ikh hob gekent, memuarn un esayen* [les écrivains que j'ai connus, mémoires et essais], Montréal, publié à compte d'auteur, 1982, 347 p.

## Endnotes

<sup>1</sup> Voir Hershl Novak, *La première école yiddish de Montréal, 1911-1914*, Sillery, les Éditions du Septentrion, 2009, p. 170. Le passage en question est une traduction de *Fun mayn yunge yorn* [au sujet de mes années de jeunesse], publié à New York en 1957 par l'Arbeter Ring bildungs-komitet, p. 159. L'ouvrage a été traduit en français par l'auteur de cet article.

<sup>2</sup> Voir à ce sujet les données compilées en p. 439 dans la traduction française du dictionnaire biographique de Haim-Leib Fuks, *Cent ans de littérature yiddish et hébraïque au Canada*, Sillery, les Éditions du Septentrion, 2005, 447 p. L'ouvrage, intitulé en version originale yiddish, *Hundert yor Yidishe un Hebreyshe literatur in Kanade*, Montréal, 1980, 326 p., a été traduit en français par l'auteur de cet article.

<sup>3</sup> Voir à ce sujet la discussion menée par l'auteur dans «Les lettres yiddish au Canada; des immigrants prennent la plume», dans *Trajectoires juives au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 146.

<sup>4</sup> Sack s'intéressa entre autres d'un point de vue historique à la période de la Nouvelle-France. Il publia un certain nombre de textes à ce sujet en 1926, dans l'ouvrage compilé par Arthur Daniel Hart et intitulé : *The Jew in Canada, a Complete Record of Canadian Jewry from the Days of the French Régime to the Present Time*, Toronto et Montréal, Jewish Publications, 1926, 575 p., la plupart basés sur des documents d'époque rédigés en français. Sa contribution principale a paru en 1948 : *Geshikhte fun Yidn in Kanade, fun di friste onhayb biz der letster tsayt* [l'histoire des Juifs au Canada depuis les premiers temps jusqu'à la période contemporaine], Montréal, publié à compte d'auteur, 358 p.

<sup>5</sup> À ce sujet voir : Pierre Anctil, «H. M. Caiserman ou la passion du yiddish», *Tur Malka, flâneries sur les cimes de l'histoire juive montréalaise*, Sillery, les Éditions du Septentrion, 1997, p. 75-107. Voir aussi : Pierre

Anctil, Sherry Simon et Norman Ravvin, dir, *New Readings of Yiddish Montreal / Traduire le Montréal yiddish*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, collection Études canadiennes, 2007, 125 p.

<sup>6</sup> Cette bourse Killam m'avait été accordée en septembre 2008 pour un projet de recherche intitulé : «Parcours migrant, parcours littéraire canadien : le poète yiddish Jacob-Isaac Segal».

<sup>7</sup> Immigré à Montréal en 1910, Caiserman avait été en 1919 le premier secrétaire général du Congrès juif canadien. En 1934, il avait repris le flambeau de l'organisme jusqu'à son décès en 1950. Caiserman avait aussi été un militant de la première heure à Montréal des syndicats de la confection et s'était illustré comme activiste des écoles de langue yiddish, de la Bibliothèque publique juive et des organisations sionistes de gauche.

<sup>8</sup> La revue *Nyuansn* ne parut que trois fois à Montréal au début de l'année 1921. Animée par Jacob-Isaac Segal et de haute volée littéraire, elle publia surtout de la poésie, des essais culturels et quelques courts récits.

<sup>9</sup> Hannaniah-Meir Caiserman, «Kanade», *Nyuansn*, Montréal, janvier 1921, p. 15-17 et février 1921, p. 36-38.

<sup>10</sup> «Le Canada, le jeune Canada, avec sa remarquable activité industrielle et économique, avec son agitation sociale et politique, avec sa géographie fabuleusement poétique, avec ses innombrables merveilles naturelles et son climat si varié; pays cosmopolite avec ses intenses problèmes nationaux, ce vaste, ce sauvage et doux Canada, si propice à la création d'une riche littérature», H.-M. Caiserman, «Kanada», *Nyuansn*, janvier 1921, no. 1, p. 15.

<sup>11</sup> «Tout un florilège d'écrivains canadiens-français, qui laissent transparaître dans leur poésie l'atmosphère intime, sauvage et imprévisible du Canada, ainsi que les aspirations personnelles du type d'homme canadien. Dans ces œuvres on pouvait percevoir d'une manière encore idéaliste et imprécise l'élan national, religieux et mystique du peuple», H.-M. Caiserman, *op.cit.*, p. 16.

<sup>12</sup> «Les Canadiens français, les véritables occupants de ce vaste Canada, ont lutté et combattu pendant des siècles sur son territoire. Ils ont laissé l'empreinte de leur ethnicité sur l'ensemble de la vie canadienne», H.-M. Caiserman, *op. cit.*, p. 16.

<sup>13</sup> «Cela explique sans doute pourquoi les Canadiens-français peuvent s'enorgueillir d'un aussi grand nombre de poètes si différents les uns des autres, qui chantent d'une manière ou d'une autre les aspirations de leur

peuple : par exemple, ils avaient déjà au cours de la période 1860-1879 trois poètes importants qui reflétaient principalement les ambitions nationales du peuple, c'est-à-dire François-Xavier Garneau, Joseph Lenoir et le plus sensible aux désirs du peuple, Octave Crémazie. Un peu plus tard se manifestèrent des poètes lyriques comme (Pamphile) Lemay et Adolphe Poisson, ainsi que des romantiques à saveur mystique, tel (Apollinaire) Gingras et Émile Nelligan», H.-M. Caiserman, *op. cit.*, p. 17.

<sup>14</sup> «Il suffit de constater que la règle générale se confirme ici au Canada, à savoir que là où une minorité mène une lutte intense pour son affirmation (nationale), elle se doit aussi de créer de nouvelles formes littéraires», H.-M. Caiserman, *op. cit.*, p. 17.

<sup>15</sup> Il est accessible sous la cote : DA 1 / 6 / 2.

<sup>16</sup> Le manuscrit est couché sur des feuilles de papier d'un format et d'une texture très différentes, ce qui donne à penser que l'écriture de Caiserman était entrecoupée de pauses assez longues, notamment lorsque l'auteur a fait un séjour en Palestine de juillet 1921 à novembre 1923.

<sup>17</sup> En page 82, le manuscrit contient notamment une mention de l'œuvre de Jacob-Isaac Segal intitulée *Lirik* [lyrique], publiée à Montréal en 1930.

<sup>18</sup> En réalité Caiserman nomme une vingtaine d'auteurs canadiens-français de plus dans son manuscrit, divisé en quatre segments historiques, mais sans s'arrêter à leur œuvre spécifiquement. Il s'agit dans l'ordre de : Jacques Viger, Michel Bibaud, Joseph-Édouard Turcotte; Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Octave Crémazie, Gonzalve Desaulniers, Adolphe Poisson, Eudore Évanturel, Nérée Beauchemin; Émile Nelligan, Albert Lozeau, Charles Gill, Engelbert Gallèze, Jean Charbonneau, Alonzo Cinq-Mars, Émile Vézina, Albert Ferland, Charles Daoust, Germain Beaulieu; René Chopin, Benjamin Michaud, Édouard Chauvin, Jean Nolin, Roger Maillet, Émile Venne, Blanche Lamontagne-Beauregard et Alfred Garneau. Caiserman mentionne aussi Madeleine de Verchères, Dollard des Ormeaux et Louis-Joseph Papineau comme des «héros nationaux» du Canada français.

<sup>19</sup> On pense ici à *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française* et à *Essais sur la littérature canadienne*, deux études publiées à Québec en 1907, et à *Nos origines littéraires* paru aussi à Québec en 1909.

<sup>20</sup> «Un poète lyrique enraciné dans l'élan populaire, épris de la nature canadienne et attentif aux aspirations nationales et religieuses profondes du peuple canadien», Manuscrit non signé, non daté, non titré, dont la première

ligne est comme suit : «O, Kanada ! O, Kanada !...», fonds Caiserman, archives du Congrès juif canadien, Montréal, p. 21, cote DA 1 / 6 / 2.

<sup>21</sup> «O les vives chansons qui montent des prairies ! / L'exquise senteur du foin mûr ! / O les rameaux en fleurs, les vertes draperies / Qui flottent sous un ciel d'azur ! », Pamphile Lemay, dernière strophe de «La fenaison», *Les épis*, Montréal, J.-Alfred Guay, 1914, p.33.

<sup>22</sup> «Si tu pouvais parler dans tes vaillantes courses, / O fleuve merveilleux ! ô fleuve vagabond ! / Tu nous dirais pourquoi loin, bien loin de tes sources, / Tu vas enfin te perdre à l'océan profond», Pamphile Lemay, première strophe de «Si tu pouvais parler», *Les épis*, Montréal, J.-Alfred Guay, 1914, p. 68. Le troisième extrait traduit par Caiserman est tiré des premières strophes du poème intitulé «Dulcia linquimus arva», dans *Les épis*, Montréal, J.-Alfred Guay, 1914, p. 45.

<sup>23</sup> Dans une lettre à J.-A. Foucher de Shawinigan Falls, Caiserman avouait le 4 mai 1942 : «I am in receipt of your interesting letter of May 1<sup>st</sup>, and I am answering it in English for I can express myself much better». Fonds Caiserman, archives du Congrès juif canadien, Montréal.

<sup>24</sup> Originaire de Pologne, Sholem Shtern était arrivé à Montréal en 1927. Son premier recueil de poésie canadien, intitulé *Noentkayt* [proximité], avait été publié à Toronto en 1929, 43 p.

<sup>25</sup> Sholem Shtern, *Nostalgie et tristesse. Mémoires littéraires du Montréal yiddish*, Montréal, les Éditions du Noroît, 2006, p. 260. Il s'agit d'une traduction partielle des mémoires de l'auteur parues à Montréal en 1982 sous le titre : *Shrayber vos ikh hob gekent, memuarn un esayen* [les écrivains que j'ai connus, mémoires et essais]. La traduction a été réalisée par l'auteur de cet article.

<sup>26</sup> Voir à ce sujet le chapitre 5 et 6 dans *Le rendez-vous manqué, les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*, Québec, l'Institut québécois de recherche sur la culture, Montréal, 1988 et «A. M. Klein : the Poet and His Relations with French Québec», Richard Menkis and Norman Ravvin, dir., *The Canadian Jewish Reader*, Calgary, Alberta, Red Deer Press, 2004, p. 350-372.

<sup>27</sup> On ne trouve pas de preuves directes de ce fait dans les archives de H.-M. Caiserman. Il existe toutefois plusieurs allusions à cette volonté de dialogue, entre autres dans un texte publié par H.-M. Caiserman sous le titre : «A tip fun Kanader Frantsoyzen [un type de Canadien français]», *Der*

*Keneder Odler* [l'aigle canadien], Montréal, 19 octobre 1936, qui laisse voir l'empathie que l'activiste ressentait pour le Canada français.

<sup>28</sup> Né en 1910 à Vilnius en Lituanie, David Rome était arrivé au Canada en 1921 et s'était immédiatement installé avec sa famille à Vancouver. Éduqué en anglais dans son pays d'adoption, il possédait une très bonne connaissance du yiddish.